

grâces contre celles d'autrui.

Jé voyais avec un plaisir extrême tous mes semblables délivrés ainsi de leurs maux. Néanmoins, tandis que nous étions rangés autour du monceau, et que nous examinions les matériaux divers dont il se composait, il y avait à peine un mortel, dans une si grande multitude, qui ne reconnût ce qu'il avait pris pour les plaisirs et les jouissances de la vie, et qui ne se demandât avec surprise comment leurs possesseurs avaient pu les regarder comme des fardeaux et des afflictions.

Pendant que nous observions attentivement cette confusion de misère, ce chaos de calamités, Jupiter publia une seconde proclamation qui annonçait que chacun était libre maintenant d'échanger son infortune, et de retourner à sa demeure avec le paquet qui lui serait remis.

ADDISON.

A continuer.

Economie Politique.

(Suite.)

« Telle était la tâche au progrès de laquelle tenait le succès des luttes de l'humanité contre l'indigence. Cette tâche, des besoins trop impérieux, pour qu'elles méconnaissent la direction qu'ils leur imposaient, appelaient toutes les sociétés à la remplir ; et, plus chacune d'elles l'a avancée, plus s'est modifiée à son profit la proportion préexistante entre les peines et les fruits du travail, plus une même somme d'efforts lui a valu de bien-être. Mais cette tâche avait ses conditions d'accomplissement, et elle ne pouvait les rencontrer que grâce à l'existence de nombreuses inégalités sociales.

« Cherchez, en effet, comment s'effectuent les conquêtes de l'activité humaine, vous trouverez que ces conquêtes dépendent uniquement de deux sortes d'acquisitions dont l'étendue en décide le cours et en fixe les bornes. Ce sont : l'une, l'acquisition des connaissances destinées à régir les applications du travail ; l'autre, l'acquisition des ressources matérielles que nécessite la production, en d'autres termes, vous trouverez que les sociétés ne s'élèvent au-dessus de la misère originaire que dans la mesure déterminée par la grandeur des lumières et l'abondance des capitaux dont elles parviennent à disposer.

« Le rôle des lumières, dans tout ce qui concerne la production des richesses, est simple et facile à constater. Le corps n'est, au fond, qu'un instrument dont l'esprit dispose, et le succès de ses efforts dépend tout entier du degré d'habileté qui en dirige l'application. Aussi les labeurs ne croissent-ils en fécondité qu'autant que des connaissances nouvelles viennent ajouter à leur

puissance. A chaque découverte, à chaque invention du génie de l'homme, répondant tantôt, l'emploi de matières dont l'utilité était ignorée, tantôt, dans les procédés du travail, des améliorations qui en atténuent les frais ou en multiplient le produit, et il n'est pas une augmentation de la richesse qui n'ait exigé préalablement une conquête de l'intelligence.

« Quant aux capitaux, leur nécessité n'est pas moins distincte. Toute œuvre, toute transformation, toute innovation industrielle ne s'accomplit qu'au moyen d'avances, et vainement les lumières s'étendent-elles, les sociétés, qui manquent de capitaux disponibles, ne peuvent mettre à profit celles dont elles entrent en possession. Il n'en est pas autrement à cet égard des facultés des masses que de celles des familles dont elles se composent. Les unes et les autres ne sont libres d'utiliser leurs découvertes que dans la proportion des épargnes dont elles disposent, et c'est là ce qui ne permet pas aux diverses nations, alors même que chez toutes ont pénétré les mêmes connaissances, de déployer une activité également féconde. Assurément, ni l'Espagne ni la Russie n'ignorent comment se construisent les chemins de fer ou s'élèvent et fonctionnent les usines et les manufactures qui leur manquent ; mais l'insuffisance de leurs ressources ne leur permet pas d'en établir, et force leur est de se passer de créations dont elles savent le prix et qu'elles voient contribuer largement à la prospérité de la plupart des autres contrées de l'Europe. Des lumières et des capitaux, voilà les éléments de toute prospérité humaine, voilà les instruments de progrès sans lesquels la civilisation, au lieu de prendre un essor bienfaisant, n'aurait pas même pu éclore ; voilà les biens dont l'acquisition fixe à chaque époque le degré de bien-être réservé aux populations. Or, ces biens, il est aisé de constater que l'inégalité des facultés et des fortunes a seule reçu le don de les produire et de les multiplier. Ainsi, sans la disparité des qualités natives, jamais l'humanité ne serait sortie de l'ignorance brutale qui la condamnait à vivre dans la misère. Des hommes formés d'après un type unique, auraient eu tous les mêmes penchants, les mêmes désirs, les mêmes moyens d'action ; tous aussi se seraient proposé le même but, et l'uniformité des modes de leur existence eût apporté des obstacles invincibles au développement de leurs lumières. Des hommes entre lesquels la nature avait mis d'innombrables différences constitutives, suivirent au contraire des voies diverses. Bien que, dans l'origine, tous ne subsistassent que des productions éparées sur une terre sans culture, tous ne les recueillaient pas

de la même manière. Chacun, dans l'emploi de son temps, consultait ses goûts et ses forces, et la chasse, la pêche, la recherche des végétaux alimentaires, obtenaient des préférences distinctes. De plus, chacun aussi, dans les occupations de son choix, suivait l'impulsion des particularités de son caractère et de son organisation. Tel chasseur, par exemple, hardi et vigoureux, attaquait de front les animaux dont il voulait faire sa proie ; tel autre, moins robuste ou plus prudent, usait, de son côté, de ruse et de patience, et des pièges ingénieusement dressés les lui livraient sans défense. Il en était de même dans tous les autres genres de labeur et d'industrie : dans tous, la diversité des aptitudes individuelles réagissait sur les procédés en usage ; dans tous, les formes et la direction de l'activité personnelle tendaient à se spécialiser ; et de là des découvertes dont le nombre ne cessa de croître. On sait combien l'habitude d'un travail en accroît la puissance. Les efforts physiques deviennent d'autant plus faciles à qui les accomplit, qu'ils se répètent plus uniformément. Or, il n'en est pas autrement, sous ce rapport, des efforts de l'esprit que de ceux du corps. Plus le cercle dans lequel ils se renferment est restreint, plus ils opèrent, et des hommes dont l'attention ne se porte que vers peu d'objets en acquièrent promptement ample et sûre connaissance. C'est là ce qui rendit la dissemblance des inclinations et des capacités un principe actif et nécessaire de progrès intellectuel. Autant de sortes d'occupations, autant de champs où se récoltaient les fruits de l'expérience, autant de sources d'où jaillissaient des enseignements précieux, autant de foyers où s'amassaient des lumières, qui, conservées au profit de tous, formèrent le fonds d'instruction dont l'accumulation successive a assuré la fortune de l'humanité.

« Plus les sociétés avancèrent, plus la diversité des vocations exerça son influence bienfaisante. Les arts, en se multipliant, amenèrent plus de séparation dans les labeurs ; il y en eut à la fin pour tous les goûts, pour toutes les aptitudes, pour toutes les spécialités de force, d'adresse, d'intelligence ; et de là l'influence croissante des observations techniques, des notions professionnelles, des connaissances diverses dont le nombre et la précision déterminent, à toutes les époques, le degré d'efficacité du travail.

« Les lumières, toutefois, ne se seraient amassées qu'avec une extrême lenteur, si leur multiplication n'avait eu d'autre véhicule que la variété des facultés et des occupations ; il en fallait un plus énergique, et ce fut l'inégalité même des forces intellectuelles qui le fournit. La nature qui met à la charge des sociétés bon nombre d'êtres